

## Chapitre 5

Aujourd'hui, à 42 ans, il me reste des traces. Elles font partie de moi. Imprimées sur ma peau, légèrement foncées. Elles me racontent. Des impacts sur la tête, sur les avant-bras notamment, eux seuls me protègent des violences. Par moments gonflés tant les coups sont puissants. Les stigmates de la violence quotidienne dont j'ai été la cible toute mon enfance. Quand mon père me frappe, je finis en sang. Ça coule. La tête et les bras entaillés. J'oublie la douleur. Très tôt, l'enfant que je suis décide de se dissocier pour survivre. D'un côté le corps qui souffre et encaisse. De l'autre, l'esprit qui refuse d'en rester là, de lâcher prise, de s'abandonner. Je sais que je suis seul dans cet enfer familial et qu'il me faudra en sortir un jour, seul.

Pour le moment, j'ai 12 ans. Mon père vient de perdre son travail. Son entreprise d'import-export a déposé le bilan. Nous le subissons toute la journée, alcoolisé et déprimé. Les séquences de violence se rapprochent. Mon père est en rage contre ma sœur aînée. Il la traite de « truie », de « grosse ». Il débarque dans sa chambre et jette à plusieurs reprises sa maison de Barbie contre le mur. La maison en plastique rose vole en éclats. Au milieu du chaos, je pousse ma sœur à se cacher sous son lit. Mon père est trop imposant pour y accéder. Maintenant, je suis seul face à lui. Il pue le whisky. Je lui échappe. Je cours au premier étage me faufiler derrière la porte de la salle de bains. Il déboule comme une furie, le chausse-pied – un objet en métal doré de quarante centimètres à la main. Il se retourne et me trouve là, immobile. Il vise le visage. J'ai à peine le temps de le protéger avec mon bras. La chair cède. Une plaie béante de douze centimètres. Je pisse le sang. Il s'arrête et retourne vers le miroir. J'en profite pour sortir. Je parviens à m'enfuir.

Et là, cette éternelle scène qui recommence comme un mauvais film. Je dois évacuer. Ma mère et mes sœurs sont dehors. Je saute par-dessus la barrière du jardin pleine de pics.

J'aurais pu m'empaler. Mon bras gonfle. J'entre dans la voiture. Le sang coule. Les ecchymoses apparaissent. Ma mère démarre. Nous filons chez mon oncle. Personne ne m'emmène aux urgences. Je ne me plains pas. Je me tais. Ma mère, qui sait pourtant, ne s'enquiert de rien. Toute l'attention est sur elle. Nous sommes en lieu sûr. Mon oncle panse ma plaie. Il me dit de ne rien dire parce que je ne suis pas une gonzesse et de penser à ma mère, la pauvre. Cette plaie reste ouverte très longtemps. Elle cicatrise. Je gratte. Ça saigne. Je fais le vœu de ne jamais évoquer cette scène, pour épargner ma mère. Comme un credo, j'intègre à quel point elle est la victime exclusive de mon père. Je ne vais pas en rajouter. Les rôles s'inversent. Je continuerai à la protéger.

En réalité, avec le recul, elle a failli à tous ses devoirs. Elle est devenue complice des violences de mon père. Responsable de n'avoir jamais alerté. Peut-être même jouissant de sa posture passive d'observatrice, de voir un homme fort, son mari, dominer et soumettre les siens. Tout en étant défendue par son fils. Peut-être aussi a-t-elle préféré se protéger elle-même des violences que mon père aurait pu lui infliger. Une sorte d'emprise volontaire. Je me suis



longtemps demandé pourquoi elle n'avait pas fait disparaître tous ces instruments de torture. Ce n'était pourtant pas compliqué. Les seules victimes de cette brutalité systémique, c'était nous, les enfants. Un jour, dans toute son innocence, ma petite sœur de 4 ans donne l'alerte en maternelle. Elle dit à la maîtresse que la veille au soir c'était « la fête à la vaisselle ». Devant nous, sur un coup de sang, mon père casse toute la vaisselle sur le carrelage de la cuisine. La maîtresse convoque ma mère qui transforme l'incident en plaisanterie. Le mari est parfois un peu excessif, c'est vrai, mais cela n'arrive presque jamais. L'affaire est close. L'école ne s'en mêle pas. Une occasion manquée, comme tant d'autres. Pendant des années, à raison d'une fois par mois, quelle que soit la saison, mon père me conduit à la fontaine de la ville. Il me dépose là avec deux ou trois bidons de 25 litres chacun. Puis repart. Je reste seul à les remplir pendant près d'une heure. Mon père fait des économies d'eau.

Nous accueillons un cousin, fils d'un frère de ma mère, pour quelques mois chez nous. Il a presque 18 ans. Il vient d'échouer au baccalauréat, est inscrit dans le lycée technique que

j'intégrerai quelques années plus tard. Passionné de mécanique et de dessin industriel, il est le fils dont mon père aurait rêvé. Un vrai mec. Lui aussi a subi les violences physiques et verbales de son père. Il fut scolarisé dans une école Don Bosco qui accueille les élèves en difficulté. Il a été profondément marqué par le suicide de son père. Il l'a lui-même décroché de la corde. Un traumatisme. Mon père, acceptant de s'en occuper, fait figure de sauveur pour mon cousin.

Une énième crise se déclenche en pleine journée. Un samedi. Le cousin assiste à la scène, médusé, même s'il est habitué aux démenches de mon père à l'occasion de grandes réunions de famille. Cette fois, ça va plus loin. Je me fais battre sous ses yeux. J'ai le corps tuméfié. Tout le monde quitte précipitamment la maison. J'ai 13 ans. Je suis décidé à dénoncer mon père au commissariat. Notre voisin d'en face assiste à l'esclandre. Il sait que mon père est violent. Qu'importe, il me rattrape dans la rue et me demande où je cours ainsi. Je lui dis que je vais au commissariat. Il m'en dissuade : « Pense à ta mère, Gallais (c'est ainsi qu'il appelait mon père) a ses défauts mais aussi des qualités. On peut compter sur lui. Est-ce bien nécessaire de

faire des histoires ? Ça va finir par se régler. » Sous la pression, je cède. Tout le monde sait dans cette rue des plus prisées que Gallais tape ses gosses. Mais Gallais rend service, dépanne, surveille les maisons quand les voisins partent en vacances, arrose les plantes. Toujours serviable. Mon père n'a même pas besoin de m'empêcher de le dénoncer. D'autres s'en chargent pour lui. Si je n'avais pas été stoppé par cet homme, qui a préféré sauver l'honneur bourgeois de mon père, ma vie aurait pris une autre direction. L'emprise s'étend jusque dans cette maudite rue. Mon géniteur est au-dessus de tout soupçon grâce à sa position sociale. Les milieux populaires sont dans le viseur de l'aide sociale à l'enfance. Pas les milieux aisés.

Et pourtant, je lance des signaux. Je continue à faire pipi au lit la nuit. Je présente des hématomes. Je suis agité en classe. Je cherche à faire rire mes camarades. Je perturbe tellement les leçons que le collègue décide de me dispenser de cours d'anglais. Je suis coutumier des heures de colle, avertissements de conduite avec exclusion. Mes résultats sont convenables car j'ai toujours eu à cœur de tenir un certain niveau, juste au-dessus de 10 pour éviter des problèmes

supplémentaires à la maison. Je refuse l'aide de mes parents. Je suis un Zébulon. Je me lève en plein cours, je balance des boulettes de papier, je chante. Rien de méchant, juste gênant. Je deviens insolent quand je sens chez les professeurs des allusions racistes. J'investis le sport où j'ai mes meilleures moyennes. Plus le collègue interpelle mes parents, plus la violence augmente. Une spirale infernale.

Ma mère n'est pas en reste. Une scène précise me marquera à vie, celle de la violence et du mensonge conjugués. J'attends à la porte de la maison sous un déluge. Je n'ai pas les clés et suis trempé de la tête aux pieds. Ma mère et ma sœur cadette arrivent une heure et demie plus tard. Elle lui a acheté un radio-cassette. Je m'en aperçois. Je n'ai jamais reçu une telle attention, d'autant que je demande à en avoir un depuis plusieurs années. En colère après cette découverte, je pars m'isoler dans le jardin. Ma mère me l'interdit. J'y reste. C'est là que je la vois apparaître à la fenêtre de la cuisine. De rage, elle attrape un flacon de Paic citron et me le jette. Le pot en plastique m'arrive dans l'œil. J'ai très mal. Je suis plié de douleur. Je pleure. Quelques minutes plus tard, un coquard apparaît. Ma mère m'ordonne de mentir lorsque



j'irai au collège. Je me suis pris une branche d'arbre, ce sera la version officielle. J'accepte ce pacte. Le lendemain, pour sauver les apparences, je dis aux copains que je me suis battu dans un centre commercial avec des plus grands. La version de superhéros arrive aux oreilles de ma professeure de français qui en parle à ma mère. Celle-ci affirme que je mens, qu'il s'agit d'une branche d'arbre. Je suis un menteur. La prof de français dit à ma mère qu'elle connaît bien les menteurs, d'ailleurs son frère en est un, comme moi. Je suis pris au piège. La prof croit ma mère sur parole. Bien sûr, je suis un menteur.

Enfin, la violence de mon père revêt un caractère politique. Je ne corresponds pas à son idéal masculin. Il m'aurait rêvé brutal, grossier et haineux. Il aurait adoré que je devienne un parfait petit facho, comme lui, avec ses manifestes d'Ordre nouveau et d'Action française. Il a fait partie de ces mouvements nationalistes et d'extrême droite actifs dans les années 1970 qui ont servi de fondation à la création du feu Front national. Il possède des centaines de manifestes dans un placard en face de la cave. Le credo d'Ordre nouveau est : « La renaissance

du patriotisme, la promotion d'une hiérarchie des valeurs, ainsi que la restauration familiale et éducative. » Avec sa famille modèle, sa réussite financière, mon père participe à l'effort national. Sa pierre à l'édifice d'une France blanche, catholique et patriote. Il aurait voulu me transmettre son dégoût des Noirs et des Arabes. Il me raconte ses faits d'armes, des descentes dans des quartiers de Paris pour casser du bicot. Un jour, il en chope un, le tabasse à coups de barre de fer. L'homme inerte ne se relève pas. Il en est fier. Je me suis toujours demandé s'il l'avait tué. Si mon père avait tué. Il en aurait été capable. Ces récits me donnent envie de vomir. Je suis son opposé. J'aime la poésie et les fleurs. J'exècre la compétition, la violence, le racisme et l'injustice. Il aurait voulu que je l'admire tirer avec sa carabine des pigeons ou des chats au fond du jardin. Il a essayé de m'initier en sortant des cibles et en me mettant dans les mains une carabine à plomb. Rien n'y a fait. Cela me révulse.

Je m'oppose à son idéologie nauséabonde. Il me traite de pédé, de gauchiste. Une fiotte, une femmelette, une gonzesse. Il me rabaisse, me détruit, m'humilie jusqu'à plus soif. Je résiste le plus possible. Il y a peu, un souvenir remonte

*J'étais un enfant*

à la surface. Je revois une salle d'attente, un médecin, quelques séances. J'interroge ma mère qui ne se souvient pas. Peut-être quelques séances, dit-elle. En fait, plusieurs fois par mois pendant dix-huit mois, j'ai été suivi en pédopsychiatrie entre mes 14 et 15 ans. Comment ma mère a-t-elle pu occulter cela ? Ces mois auraient pu être l'occasion pour un professionnel de santé de détecter les maltraitances. Mais non. Je parviens à me procurer le dossier de ce centre médico-psychologique. Je retiens un mot du psychiatre : relation conflictuelle entre le père et le fils. C'est tout. Rien de plus. La fameuse confusion entre conflit et violence. Je l'avais effacé de ma mémoire parce que ce psychiatre, à qui j'ai certainement tout débballé, n'a pas jugé bon de signaler le comportement de mon père. Les adultes qui m'entourent se débinent les uns après les autres. Une multitude de petites lâchetés qui ont contribué à me dégrader petit à petit. Je ne peux compter que sur moi-même. Notre médecin de famille est informée elle aussi. Elle a employé ma mère comme secrétaire médicale. Elle nous suit tous. Elle connaît parfaitement la violence de mon père. Le plus paradoxal dans sa posture, c'est qu'elle vante la médecine douce sans être capable d'arrêter la

*J'étais un enfant*

violence. Ce médecin de famille joue un rôle particulier. Il lui arrive de nous répéter ce que l'un d'entre nous lui a confié. C'est elle qui m'adressera vers un psychiatre, celui qui m'a sauvé. Mais elle ne signalera jamais à l'aide sociale les violences intrafamiliales.



### *J'étais un enfant*

de rester avec lui. Au petit matin, je lui tiens la main, puis il meurt le 5 septembre 2011. Je ne l'ai pas abandonné. Je préviens les soignants. J'appelle mon père.

Après quelques années à Emmaüs, on me fait comprendre que mon costume de chef de service est trop étroit. Je décide de tenter une plus grosse structure : le Groupe SOS. Je deviens chef de service du centre d'hébergement et de réinsertion sociale Buzenval ainsi que de la résidence sociale du Petit Cerf située dans le 17<sup>e</sup> arrondissement. C'est un des centres qui propose des appartements disséminés dans Paris. Je rencontre Jean-Marc Borello, le fondateur historique du Groupe SOS, un personnage charismatique. Je suis conquis par ses visions stratégiques qui poussent le Groupe SOS à se développer. Jean-Marc Borello est un visionnaire muni d'un gros carnet d'adresses politique. Pour autant, je ne me retrouve pas dans la politique managériale. Fort de mes expériences, je me sens prêt à occuper des fonctions de direction.

## Chapitre 15

J'ai 34 ans. J'ai toujours désiré avoir un enfant. Je m'occupe de la fille de ma compagne que nous avons en garde alternée. Les relations avec son papa sont très bonnes. J'éprouve déjà une forme de paternité. Et je constate avec joie que je ne risque pas de reproduire le mal qu'on m'a fait. J'apprendrai plus tard, grâce notamment au livre *Le Berceau des dominations* de Dorothee Bussy<sup>1</sup>, que l'idée d'un risque important de devenir bourreau quand on a été victime est fausse. La majorité des victimes de violences sexuelles dans leur enfance sont des filles. La majorité des agresseurs sont des hommes. S'il y avait un risque de reproduction, nous serions en majorité face à des agresseuses.

---

1. Rééd. chez Pocket, 2021.

Je constate avec joie que je ne serais peut-être pas un mauvais père. Que j'aurais bonheur à m'occuper d'un enfant, et à devenir le père que je n'ai pas eu. Jamais je ne lèverai la main sur un enfant. Alexandra se rend aussi vite compte que, par périodes, j'ai une consommation excessive d'alcool. Mais elle semble prête à m'aider dans ce cheminement de guérison post-traumatique. Lorsque nous décidons de faire un bébé, nous nous heurtons à la nature. Alexandra, qui a huit ans de plus que moi, fait plusieurs fausses couches. Elle est pragmatique. L'option d'un don d'ovocytes nous paraît évidente. Nous partons en République tchèque. Le premier essai sera le bon. Nous donnons naissance à Armel le 5 septembre 2015. Ce jour-là, j'ai coupé le cordon ombilical. Il pleure beaucoup. Je le prends dans mes bras, il arrête immédiatement. Je lui mets son premier body. Je lui donne son premier bain. Nous vivons un moment magique. Je vais chercher sa grande sœur pour qu'elle le rencontre avant quiconque. À 6 ans, elle est impressionnée : son frère lui paraît si petit ! Elle reste bloquée sur ses doigts longs et fins.

Ce moment est une renaissance pour moi aussi. Je suis un père comblé et heureux, avec le souci de réparer et de reconstruire ma propre

famille. Malgré toute ma bonne volonté, la naissance d'Armel me replonge dans le labyrinthe de ma vie, construit sur les pires fondations, celles de l'humiliation et de la brutalité. Je m'interroge sur cette distance établie depuis plusieurs années déjà avec mes parents. Dois-je imposer mes parents à Armel ? Une fois, je cède à leur demande de le voir. Nous décidons d'aller dans leur maison en Bretagne. Tout recommence comme avant. La violence verbale. Je perds pied et me remets à boire pour tenir ces deux jours. Nous avons failli nous battre avec mon père. Je réalise que je n'ai plus aucune affection pour mes parents. Tout a été dit. Ou pas. Je ne pourrai jamais leur confier mon fils. Une chose est sûre : je dois protéger Armel.

Je suis un papa poule. Je couve mon fils. Je le nourris la nuit. Je le couche, je le change, je joue avec lui. Nous rencontrons quelques difficultés, notamment au coucher. Alexandra se demande si ce n'est pas lié à mon vécu. Je me sens dépassé émotionnellement. Elle m'incite à reprendre un suivi psychologique. Je démarre une psychothérapie avec Emmanuelle Barcillon. Je parviens à déconstruire ma sacro-sainte famille qui m'empêche de construire la mienne. Je me désolidarise de cette chaîne malsaine. Je vois



Armel grandir et je réalise ce que mes parents ont fait de moi, ce conditionnement à la haine, si petit. Face à Armel, je n'ai pas d'excuses. Je suis là pour l'aider à pousser, pour le rendre heureux.

Six mois à peine après sa naissance, mon corps donne des alertes. Je le néglige. Je ne veux pas voir que je m'essouffle. Je fatigue. Je ressens une pression au niveau du thorax. C'est mon assistante à l'époque qui me le fait remarquer avec insistance. De plus en plus. Un jour elle me pousse à prendre rendez-vous avec mon médecin traitant. L'examen clinique des poumons n'est pas bon. Ce n'est pas de l'asthme. Elle est inquiète. Je risque une embolie pulmonaire. Elle appelle l'ambulance. Je suis pris en charge en urgence à l'hôpital Bichat. Malgré les nombreux tests, les médecins ne trouvent rien. Je repars.

Je prends rendez-vous avec un pneumologue de la clinique de cardiologie du Nord. Il ne voit rien dans les radios. Alexandra lui parle des difficultés que j'ai à dormir. Je dors entre quatre et six heures par nuit. Je suis sujet à des phases de somnambulisme quasi quotidiennes. Alexandra interroge le médecin sur une possible apnée du sommeil. Il me reçoit deux jours plus

tard. Je fais de l'apnée du sommeil sévère. Depuis ce jour, je dors avec un appareillage. Ce diagnostic ne résout pas pour autant l'énigme de la déficience respiratoire.

Une hospitalisation en ambulatoire à Bichat est programmée. L'équipe suspecte une bronchiolite obstructive. J'ai donc une maladie infantile. Les médecins évoquent également une hypertension artérielle. Ils m'orientent vers un pneumologue et un cardiologue en ville. Le traitement pour les poumons est violent avec peu d'effets. Ma psy m'oriente vers une pneumologue, la docteure Annie Faure. Elle me reçoit, regarde attentivement mes radios. Elle diagnostique une déficience respiratoire. Elle me regarde droit dans les yeux et me demande si j'ai été victime de violences sexuelles. Je suis surpris. Je lui réponds que oui, mais que je ne vois pas le lien. Cette pneumologue a mené des recherches sur les formes de dépistage des enfants violés. Lors d'un viol, il est fréquent que la victime accélère sa respiration jusqu'à une sorte d'hyperventilation pour tenir le choc. Le corps garde en mémoire ce trauma associé à un problème respiratoire. Cette déficience respiratoire, m'explique-t-elle, est une conséquence psychotraumatique du viol.

Cliniquement, face à ce trouble handicapant, les médecins sont démunis.

Dans mes poumons, du mucus s'accumule sur les bronchioles. Associé à une hyperventilation psychotraumatique, cela provoque une fatigue considérable des bronches et une respiration difficile. Je reçois un coup de massue sur la tête. Je continue à payer pour ce que j'ai subi. Je ressens une profonde colère. Je suis impuissant. À cela, s'ajoutent des problèmes artériels, de l'hypertension, des séquelles profondes de mon enfance. Une espérance de vie bousillée. À la naissance d'Armel, je me rends à l'évidence : je serai toujours rattrapé par mon passé. Avec cette résilience qui me colle à la peau, plus je reçois de coups, plus je me relève et redouble d'énergie. J'ai la rage. Mon corps ne souffrira pas pour rien. Je ne vivrai pas cette vie pour rien. Il faut que la peur change de camp. Il faut faire de l'enfance en danger une cause nationale. Je suis bourré d'espoir et de force. Quelque chose s'appête à éclater.

Je me sens bouillir de l'intérieur. Avec ma gueule de survivant, avec mes séances régulières à l'hôpital, mon suivi psy, mon traitement à vie pour l'hypertension, je tiens bon. Pour Armel. Pour lui que je vois grandir, à qui

j'explique très tôt par des mots simples ce qui m'est arrivé et pourquoi il voit si peu ses grands-parents paternels. À 3 ans, alors qu'il se trouve seul un temps avec mon père, Armel questionne mon père : « Pourquoi tu as tapé papa quand il était enfant ? » J'entre dans la pièce. Mon père relate les propos d'Armel. Bien sûr, il n'a pas répondu à sa question. Il n'a toujours rien compris.



### *J'étais un enfant*

J'ouvre un compte Twitter. Je veux prendre la parole publiquement. Au milieu de ce fourmillement d'initiatives et de rencontres stratégiques, ma compagne Alexandra m'incite à prendre contact avec François Devaux, cofondateur de l'association La Parole libérée, créée en 2015 à Lyon par les victimes du père Preynat. Avec d'autres victimes, François Devaux organise une conférence de presse pour rendre public le dossier. Ils accusent les évêques successifs du prêtre de ne pas avoir pris de mesure immédiate le concernant. En mars 2016, Bernard Preynat est placé sous contrôle judiciaire après avoir été mis en examen pour agressions sexuelles sur plusieurs mineurs.

J'hésite, puis un jour, je me lance.

### Chapitre 17

J'ai 37 ans. Le samedi 27 octobre 2018, je me décide. De bon matin, j'envoie un message sur Facebook à François Devaux. Il a été victime du père Preynat lorsqu'il était scout. Je suis admiratif de son courage et de celui des autres victimes de médiatiser collectivement leur affaire. Je me reconnais dans chacun des témoignages. Dans mon message, je lui explique que j'ai été violé par un prêtre, moi aussi. Je l'informe par ailleurs de mes connaissances en matière associative. Je peux, s'il le souhaite, m'engager à leurs côtés pour structurer les actions à venir. Il me répond immédiatement et m'annonce le risque de dissolution prochaine de l'association, car il est épuisé de ne pas être entendu par la lourde hiérarchie de l'Église catholique et par l'exposition médiatique. Nous fixons un rendez-vous téléphonique. D'emblée, il me prévient être



l'objet de multiples menaces de mort, les mêmes que je reçois aujourd'hui de la part de catholiques traditionalistes. Au cours de cette conversation, il m'annonce sa présence le 10 novembre à Paris pour la projection en avant-première du film *Grâce à Dieu* de François Ozon qui raconte l'histoire de son association. Le titre reprend les propos tristement célèbres du cardinal Barbarin, condamné en première instance puis relaxé pour non-dénonciation de crimes en raison de la prescription.

Le matin du 10 novembre, nous nous retrouvons à l'Ibis des Grands Boulevards. François est accompagné d'Alexandre Hezez, un des cofondateurs de La Parole libérée, le premier à avoir pris la parole, et de Pierre-Emmanuel Germain-Thill, tous deux victimes de Preynat. L'échange est franc et direct. Quelque chose d'indicible nous unit : avoir été victimes d'un prêtre pédocriminel. Sans le savoir, ils m'ont ouvert la voie. François Devaux est persuadé qu'aucune structure n'existe pour prévenir les violences sexuelles faites aux enfants. Je lui apporte mon expertise, lui détaille le fonctionnement des institutions, le système des départements, des élus, l'existence des cellules d'accueil d'informations préoccupantes. Je réalise, grâce à lui,

que l'ensemble des recours et des ressources possibles sont difficilement accessibles et réservés aux travailleurs sociaux et aux professions médicales. Il existe une déconnexion entre le grand public et les outils à disposition pour agir dans le cas de maltraitance de toutes sortes sur les enfants.

En décembre, nous décidons de nous revoir à Lyon. C'est mon premier séjour, le premier d'une longue série. François m'accueille chez lui avec sa femme et ses filles en banlieue lyonnaise. Alexandra m'accompagne. Nadia Debbache, avocate historique de La Parole libérée, se joint à nous le lendemain. François me fait part de ses projets, notamment de recenser toutes les victimes de violences sexuelles durant leur enfance, pour pallier le manque de volonté étatique sur ce décompte. Je lui donne des pistes. La route sera longue et sinueuse. Et toujours le blocage pour les financements d'une telle action.

Le 8 février 2019, la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) est créée. Comme un passage de flambeau implicite, François m'adresse un journaliste de France 2 qui souhaite faire témoigner une victime. Je décide de sortir de l'anonymat dans un reportage du journal télévisé. Je n'en parle



à personne. Pas même à ma compagne. L'équipe me filme sur les lieux de mon enfance. Je parle de mes parents, du grand-oncle violeur, de l'amnésie traumatique, du viol de mes cousins, de l'impact profond sur ma vie intime. Le reportage est diffusé au journal télévisé début février. Les médias m'identifient aussitôt. Nous sommes peu nombreux à accepter de médiatiser nos histoires. Alors que j'assiste à un colloque à l'Unesco sur les violences sexuelles faites aux femmes, un deuxième journaliste de M6 me sollicite. Je réponds favorablement. Nous nous voyons dans un café à proximité de l'Unesco. Ce jour-là, j'en parle pour la première fois à une personne extérieure à ma sphère familiale : Ghada Hatem, présente au colloque organisé par Women Safe, devenue une personne de confiance.

Avec ce collectif Prévenir et Protéger, nous organisons un colloque aux Diaconesses le 18 novembre 2019 pour marquer les trente ans de la Convention internationale des droits de l'enfant. Le thème choisi : « Droits de l'enfant et environnement violent, l'impossible respect ? » Un témoignage me bouleverse, celui de Mié Kohiyama, victime de viol à l'âge de 5 ans, la première à avoir écrit un livre sur l'amnésie

traumatique en France, *Le Petit Vélo blanc*, sous pseudonyme<sup>1</sup>. Elle préside l'association Moi Aussi Amnésie. Elle se décrit comme une survivante. À ce moment précis, je prends conscience à mon tour de ma dimension de survivant. Mié décrit les mécanismes de l'amnésie traumatique. Elle évoque l'absence de reconnaissance par la justice de cette conséquence psychotraumatique pourtant décrite scientifiquement. En France, dans les tribunaux, on oppose la théorie des faux souvenirs à l'amnésie traumatique alors même que l'Organisation mondiale de la santé demande de bannir la théorie des faux souvenirs sans aucun fondement scientifique. Cela démontre qu'en France, les victimes ne sont pas entendues. Nous ferons un bout de chemin dans la lutte ensemble, je le sais.

Je ne peux plus faire marche arrière dans mon engagement. Les psychiatres et psychanalystes m'ont toujours dit que j'étais un être polytraumatisé et morcelé. Je m'engage corps et âme dans plusieurs combats à la fois. C'est peut-être cela qui m'a sauvé de la psychose qui me guettait. Le Dr Forget m'a toujours dit que le petit garçon que j'étais avait sûrement toujours

1. Cécile B., Calmann-Lévy, 2015.



eu à cœur de se dire que jamais les personnes qui lui avaient fait du mal ne parviendraient à le tuer.

Le 27 janvier 2020, je suis invité à l'Élysée pour célébrer les trente ans de la ratification par la France de la Convention internationale des droits de l'enfant. Je me rends à cette rencontre avec ma belle-fille et deux de ses copines. Nous immortalisons l'instant par une photographie avec le président de la République. Dans les couloirs de l'Élysée, je rencontre Jean-Marc Borello et Adrien Taquet. En juin 2020, je participe au mouvement #IWAS, une initiative qui a lieu exclusivement sur les réseaux sociaux. Je partage une photographie où je tiens une feuille sur laquelle est écrit « #IWAS 8,9,10,11,12 » avec mon prénom. En dessous, j'écris les hashtags #pédocriminalité, #viol, #violencessexuelles, #amnésietraumatique, #stopprescription, #lahonte-doitchangerdecamp et pour finir : #basta!

En septembre, nous récidivons avec la campagne #StopPrescription. Des vidéos réalisées par Guy Beauché mettent en lumière nos parcours de vie, les viols que nous avons subis. Nous demandons la fin de la prescription, initiative de Mié Kohiyama à laquelle je me joins sans hésiter. Je témoigne pour la première fois

de mon histoire de manière globale. Peu à peu, je deviens un personnage public. Guy Beauché me propose de réaliser un documentaire sur ma vie. J'accepte volontiers. Il me suit à chaque nouvel événement militant.

Cet engagement, je le paie dès le premier jour et aujourd'hui encore. Être responsable d'une association de la protection de l'enfance et faire du militantisme est mal vu. Et pourtant, je suis si bien placé pour savoir ce que signifient les violences faites aux enfants ! Certains professionnels qui m'entourent rejettent mes actions. On me délégitimise. On ne retient de moi que l'homme dézingué et déséquilibré pour qui il convient d'avoir de la compassion. On me tape sur l'épaule. On me reproche mon manque de distance. La victime devrait rester à sa place et ne pas en bouger. Je dérange. C'est terriblement violent. J'en viens presque à regretter d'avoir parlé publiquement.

Rose Ameziane sur la radio BeurFM me propose de participer à son émission. Un jour, spontanément, je raconte ma propre histoire. Les violences, les pensées suicidaires, les viols. Aux États-Unis, la vague MeToo est en pleine effervescence. L'affaire Weinstein fait boule de



*J'étais un enfant*

neige dans de nombreux milieux : politique, culturel, médiatique. La parole des victimes jusque-là terrées et silencieuses se libère. La mienne aussi.

Chapitre 18

Le 8 février 2019, j'apprends la création de la CIASE, avec à sa tête Jean-Marc Sauvé, un haut fonctionnaire nommé par l'Église. Composée de vingt-deux membres, elle lance un appel à témoignage partout en France pour « écouter et entendre ceux et celles qui ont souffert personnellement ou qui peuvent témoigner des souffrances subies par d'autres », des actes « commis par des prêtres, des religieux ou religieuses, et tenter de mesurer l'ampleur des faits ». Je devrais décrocher mon téléphone pour raconter mon histoire. Dans un premier temps, je m'y refuse. Je suis un enfant de la République, pas un enfant de l'Église. Cette commission est mise en place par l'Église. Je n'ai aucune confiance. Dès le début de cette annonce et aujourd'hui encore, je continue à plaider pour que la justice et la République française s'en saisissent.